
Disparition de deux hybrides culturels

Claude Liauzu

Entreprendre une comparaison entre Jean Amrouche et Mouloud Feraoun, deux hybrides culturels produits par les métissages franco-algériens, n'aurait pas grand sens, tant leurs personnalités et leurs œuvres sont différentes. Tout distingue ces deux "hommes frontières", le premier écartelé, écorché vif par sa double appartenance, l'autre ne vivant pas comme un drame, au contraire, son métissage culturel. Au lyrisme des chants désespérés de l'un répond le réalisme ethnologique des descriptions de l'Algérie, au tragique de Amrouche l'ironie voltairienne de Feraoun.

Même le fait qu'ils soient morts à la veille de la libération de l'Algérie, à quelques semaines d'intervalle, le premier le 16 avril 1962 et Feraoun le 15 mars, ne suffirait pas pour procéder à des rapprochements forcés. Car d'autres grands talents intellectuels de l'Algérie décèdent aussi dans la même période, tels Albert Camus et Franz Fanon. A élargir ainsi le cercle des poètes disparus, on met en relief le fait que tous appartiennent à un hybride franco-algérien, qu'ils ont contribué à l'enrichir et que cette hybridité est un des aspects de la réalité algérienne.

Elle a été l'une des dimensions de la dynamique nationale en faisant fonction de trait d'union avec l'opinion anticolonialiste française. Elle a été aussi, à l'image de l'école laïque coloniale, où Kateb Yacine a trouvé les clefs de l'universalité, un recours critique contre le risque de voir "les ancêtres redoubler de férocité". Mais l'Algérie de 1962 ne ressemblera pas à ces hommes qui ont œuvré eux aussi pour son émancipation, parfois avec la conscience que cette émancipation même les condamnerait. Un tiers de siècle plus tard, ce métissage inabouti, refoulé, mérite une relecture.

Si les rivages de l'Empire Ottoman, et de la Méditerranée en général, ont été de tous temps des espaces cosmopolites, ceux-ci — un peu comme les zones franches actuelles — tournent le dos au pays profond. C'est la

Automne 1996

colonisation qui a fait des relations interethniques, du choc des cultures, un phénomène atteignant l'intérieur du Maghreb. Qui a fait Amrouche et Feraoun.

Berbère, Amrouche est né en 1906 à Ighil Ali dans la vallée de la Soummam, et Feraoun, Kabyle aussi, à Tizi Hebel en 1913 (comme Camus). Feraoun est le *Fils du pauvre* — titre de son premier roman —, d'un paysan illettré qui a dû émigrer en Tunisie, pour travailler dans la grande exploitation phosphatière de Gafsa, et en France dans les mines de Lens. Sort ingrat, qui va devenir le lot d'une grande partie de la population kabyle, mais qui n'a rien de comparable avec la tache originelle qui a marqué Amrouche.

Sa mère, Fadhma, fruit de l'amour coupable d'une veuve, est mise dès son enfance au ban de la communauté et elle n'échappe aux persécutions et à la mort que par la protection du juge de paix français et par l'exil¹. Chez les Amrouche pèse donc le fardeau de la bâtardise qui a été aussi celui de plusieurs écrivains français de sa génération, tel Jules Roy. Cette hantise d'illégitimité a été en effet partagée par la société coloniale, celle des colons, on ne l'a pas assez remarqué.

En lignée masculine, Amrouche descend d'une famille ruinée mais qui, très tôt, a été liée à la colonisation. Son arrière-grand-père, *spahi* et interprète, qui a participé à la guerre de Crimée, dote son seul fils d'une instruction française. Capital qui sera précieux. Le père de Jean a étudié à l'école que les Pères blancs ont créée à Ighil Ali, et se convertit au catholicisme; Fadhma fait de même lors de son mariage. Pour échapper à la pauvreté, il entre aux chemins de fer à Tunis en 1910, et en 1913 il traverse une nouvelle frontière en devenant Français.

L'itinéraire de Jean ressemble d'abord à un *cursus honorum*: élève au Collège Alaoui, puis à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; instituteur, puis professeur au Lycée Carnot, le grand lycée français de Tunis où Albert Memmi a suivi ses cours². Ses premiers écrits remontent à 1933, et *Les chants berbères de Kabylie* à 1939. Il lance en 1944 une revue, *L'Arche*, lieu de rencontre entre écrivains algériens et français: Roblès, Camus... André Gide le découvre et le fait découvrir. A partir de la guerre, un peu comme Camus, son destin devient surtout métropolitain et Amrouche entreprend une brillante carrière de journaliste et de critique littéraire à la RTF, connue par les entretiens radiophoniques avec Claudel, Gide, Giono...

Le cheminement de Mouloud Feraoun est beaucoup plus modeste et banal. Il est le produit de la laïque et de l'Ecole normale de la Bouzaréah où il a été le condisciple d'Emmanuel Roblès. En effet, si à l'origine l'Ecole comptait deux filières distinctes — dont l'une destinée à former des enseignants indigènes, conçue de manière à préserver leur part de tradition — elle les fusionnera à partir des années 1920. Il est intéressant de remarquer que, ce faisant, la logique scolaire universaliste et assimilatrice l'a emporté sur la logique inégalitaire et ségrégative.

Mêmes conditions de recrutement par concours, mêmes règlements, mêmes programmes.

“Nous avons mêlé ces jeunes gens, les mettant exactement sur le même pied, les traitant de la même façon, sous réserve de certaines pratiques

religieuses traditionnelles: officiellement, il y a bien encore deux Ecoles normales à Bouzaréah, mais la fusion s'est faite entre les élèves-maîtres français et indigènes, qui fraternisent en bonne amitié, pour le plus grand profit de tous, sans que ce régime, préparé d'ailleurs par toute une évolution antérieure, et qu'il a suffi d'instaurer avec une confiance avertie, ait provoqué jusqu'à ce jour le moindre heurt, ni le plus léger froissement" ³.

Feraoun confirme: "La communauté franco-arabe, nous l'avons formée il y a plus d'un demi-siècle à Bouzaréah". Il y décrit son arrivée "avec une valise neuve, dans mon costume neuf, porteur d'une immense joie neuve", et a gardé une affection particulière pour ses maîtres, "qui nous couvaient tendrement, à cause de notre origine modeste et s'étaient attachés à cette école de pauvres par toutes les fibres de leur âme" ⁴. L'Ecole a fait de lui "un homme tout à fait différent".

Il n'est pas surprenant que les instituteurs aient été le premier groupe indigène socio-professionnel à s'organiser, à légitimer ses aspirations et à proposer un programme en raison même du statut, de la mission d'intermédiaire, de médiateur qui est dans la nature du métier d'enseignant.

La Voix des humbles (1920-1939), fondée par S. Faci, exprime l'idéal assimilationniste qui a prévalu jusqu'aux déceptions du projet Blum-Viollette ⁵. On a oublié, surtout depuis la guerre, l'importance de ce courant. Il recule devant un autre courant, que l'on peut appeler "franco-musulman", revendiquant les deux appartenances, dont Ferhat Abbas dans son trajet *De la colonie vers la province* en 1930 a présenté le projet.

On peut situer Feraoun à l'articulation de ces deux tendances. Mais il n'est pas un militant politique, il appartient surtout au milieu enseignant, à un métier qui prend beaucoup de son temps, et à un cénacle d'écrivains.

C'est la lecture de Camus qui l'amène à écrire, à la fois parce qu'il regrette l'absence des indigènes dans *La Peste* et parce que dans cette œuvre il retrouve une de ses idées forces, la ressemblance entre tous les hommes ⁶.

Feraoun sera le premier écrivain musulman à obtenir le prix littéraire de la ville d'Alger. L'amitié d'Emmanuel Roblès aidant, il s'intègre au groupe des écrivains progressistes, à un groupe mixte où les indigènes se multiplient. Question de génération: *La Statue de sel* de Memmi date de 1953, *Le Fils du pauvre* de 1950, *La Grande maison* de Dib de 1952 ainsi que la *Colline oubliée* de Mammeri, le *Passé Simple* de Chraïbi de 1954.

Question aussi d'affinités. Du côté français, les héritiers de Gabriel Audisio ont définitivement tourné la page de l'Algérie latine, de cette école littéraire et idéologique fondée par Louis Bertrand au début du siècle et qui excluait les colonisés. Roblès, Camus, Dib et Kateb Yacine ont été, au moins un moment, membres du PC ou proches de lui, les trois derniers ayant collaboré à *Alger Républicain*. Ces affinités se sont

concrétisées dans la création de revues — *Rivages* par Camus en 1938-1939, *L'Arche*, *Forges* de 1946 à 1952, *Soleil*, *Simoun*, *Terrasses* par Sénac — dans la collection Méditerranée créée par Emmanuel Roblès aux éditions du Seuil, dans une efficace promotion des écrivains algériens⁷.

Jugurtha ou la tentation de l'Occident⁸

La vie de Jean Amrouche est beaucoup plus heurtée, jalonnée de ruptures avec Camus, avec sa sœur Marguerite Taos, de fâcheries, rançons d'une sensibilité exacerbée. Son enfance est marquée par les conflits avec une famille qui a mal accepté la conversion du père, par des disputes qui expliquent en partie le départ à Tunis. Curieuse famille si l'on en croit le portrait dressé par Marguerite Taos. *“Le père portait une chéchia, la mère s'habillait à l'européenne, quand par hasard elle se montrait; les garçons circulaient tête nue (rejetant à la fois la chéchia et le chapeau) mais la grand-mère s'enveloppait d'une vieille couverture rayée en guise de haïk. Le père, malgré sa chéchia, se rendait à la messe, tandis que sa femme s'obstinait à ne jamais l'accompagner, mais l'aïeule portait ostensiblement des offrandes au marabout”*.

Mal à l'aise dans la Médina de Tunis, les Amrouche s'installent ensuite dans le quartier de la Petite Sicile. Mais Jean, exclu par ses condisciples, vit difficilement son métissage. *“J'avais onze ans. Petit kabyle chrétien, j'étais roulé entre les puissantes masses que constituaient mes condisciples: renégat pour les musulmans, carne venduta (viande vendue) pour les Italiens, bicot au regard des Français”*⁹. Enseignant, si l'on en croit Albert Memmi, il n'est pas plus heureux. *“Il vivait au lycée, orgueilleux et ambitieux, dans une complète solitude. C'était, pour ses collègues, un impardonnable scandale spirituel de voir ce métèque mieux manier le français que les ayant-droit”*.

Sa mère a dit aussi cette ambiguïté durant la guerre. *“Pour les Kabyles, nous étions des Roumis, des renégats... Pour l'armée, nous étions des bicots comme les autres”*¹⁰. En 1959, bien qu'il soit gaulliste, sa critique de la politique algérienne de Michel Debré vaut à Jean Amrouche une mise à pied.

Ainsi, toute son œuvre — et sans doute aussi le silence des œuvres inachevées — sont-ils une illustration de la situation impossible qui est celle du métis, de cet être double. Dans *L'Express* du 22 mai 1958, il dit cettedouleur au feu de la guerre.

*“Je me nomme El Mouhouv, fils de Belkacem, petit-fils d'Ahmed, arrière-petit-fils d'Ahcène.
Je me nomme aussi, et indivisément, Jean, fils d'Antoine.
Depuis 18 mois passés des hommes meurent, des hommes tuent.
Ces hommes sont mes frères. Ceux qui tuent. Ceux qui meurent.
Et El Mouhouv, chaque jour, traque Jean et le tue.
Et Jean, chaque jour, traque El Mouhouv et le tue.
Si je me nommais seulement El Mouhouv, ce serait presque simple,*

*j'embrasserais la cause de tous les fils d'Ahmed et d'Ali,
j'épouserais leurs raisons, et il me serait aisé de les soutenir en un
discours cohérent.
Si je me nommais seulement Jean, ce serait presque aussi,
je développerais les raisons de tous les Français qui pourchassent
les fils d'Ahmed en un discours aussi cohérent.
Mais je suis Jean et je suis El Mouhouv. Les deux vivent dans une
seule
et même personne. Et leurs raisons ne s'accordent pas. Entre les deux,
il y a une distance infranchissable".
Même ses mots n'ont pas d'origine et d'identité assurées.
"Je n'ai rien qui fût à moi,
je n'ai rien qui fût de moi.
Ah, dites-moi l'origine
des paroles qui chantent en moi" ¹¹*

Déchirure qui est aussi celle du bilinguisme qu'il juge "dangereux".
"Je ne peux pleurer qu'en Kabyle" explique-t-il, faisant de la langue
française le domaine de la pensée logique, mais non de l'être total, qui
relève de la parole maternelle. "Cela veut dire qu'il y a pour chacun de
nous un langage des langages qui seul fait pleurer notre âme, un
langage pour nous, ce langage de l'âme pour l'âme dont parlait
Rimbaud". C'est ce don transmis par sa mère qui fait de lui le membre
d'une lignée d'aèdes, comme sa sœur.

Certes, Amrouche est aussi un enfant de la France, de son "*admirable
langage humain*" dans lequel il a traduit les chants berbères ¹².
Cependant, pour lui, le colonisé n'est pas un héritier légitime, il est
— encore une fois — un bâtard dont on exige, pour prix de son privilège,
le renoncement à son être ontologique. Cela, Amrouche, comme les
écrivains algériens de sa génération, le refuse. Ils "*se refusent héritiers
choyés et se revendiquent voleurs de feu*" ¹³.

Le choix de Amrouche, en réaction au refus dont il est victime, c'est le
refus, c'est une défense et illustration de *L'Eternel Jugurtha*, de cet être
insaisissable et composite, le Berbère, qui "*combine dans le même homme
son hérité africaine, l'Islam et l'enseignement de l'Occident*". Le texte
publié dans *L'Arche* en 1946, mais rédigé en 1943, au moment où Ferhat
Abbas lance le *Manifeste du peuple algérien*, veut proposer le portrait
d'un "tempérament spécifique", irréductible à celui des conquérants.
Jugurtha ne peut être défini par la raison cartésienne, l'idée pure, la
pensée abstraite: il est poète, il lui faut "*l'image, le symbole, le mythe*".
Amrouche n'est pas dupe des insuffisances de Jugurtha. Etre de passion,
d'action, il lui manque la constance. "*Pourquoi sans doute le Maghreb
est un pays semé d'anciennes et de jeunes ruines, le pays des brèves
dynasties, des fortunes précaires... Est-ce impuissance congénitale?*"
L'intérêt de cet essai, qui verse parfois dans une philosophie des peuples
très convenue, tient à ce que le portrait de Jugurtha développe une thèse,
celle de l'impossible assimilation.

"Nul plus que lui, n'est habile à revêtir la livrée d'autrui: mœurs,

langages, croyances, il les adopte tour à tour, il s'y plaît, il y respire à l'aise, il en oublie ce qu'il est jusqu'à n'être plus que ce qu'il est devenu. Jugurtha s'adapte à toutes les conditions, il s'est acoquiné à tous les conquérants; il a parlé le punique, le latin, le grec, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, négligeant de fixer par l'écriture sa propre langue; il a adoré avec la même passion intransigeante tous les dieux. Il semblerait donc facile de le conquérir tout à fait. Mais à l'instant même où la conquête semble achevée, Jugurtha, s'éveillant à lui-même, échappe à ce qui se flattait d'une ferme prise. Vous parlez à sa dépouille, à un simulacre, qui vous répond, acquiesce encore parfois; mais l'esprit et l'âme sont ailleurs, irréductibles et sourds, appelés par une voix profonde, inexorable, et dont Jugurtha lui-même croyait qu'elle était éteinte à jamais. Il retourne à sa vraie patrie, où il entre par la porte noire du refus. Nous touchons ici au caractère le plus profond du génie africain, au mystère essentiel de Jugurtha, à un môle intérieur impénétrable. Celui qui jusque -à n'avait jamais cessé de dire oui, fait tout à coup défaut et s'affirme dans la négation et dans l'hérésie. Je vois ici une véritable frontière des âmes, une véritable frontière spirituelle”.

Le cheminement de Feraoun est très différent. Lui aussi s'assigne pour tâche de faire connaître son peuple, entendons les Kabyles, non pas tant leur poésie que leur vie quotidienne. C'est, souligne-t-il, pour quelqu'un qui a eu le privilège d'accéder au savoir, à la culture française, un devoir, une obligation morale. Fanny Colonna, comparant Feraoun et Dib, propose une explication plus élaborée de cette propension régionaliste et ethnographique. Elle y voit la marque de sa formation d'instituteur, d'une “culture dominée”¹⁴. C'est ce qui différencie Feraoun de Mammeri, produit du lycée et de l'Université. “L'attitude ethnographique de Feraoun exprime un rapport ambivalent, à la fois fier et honteux, à sa culture d'origine”.

Il faut ajouter cependant que, d'œuvre en œuvre, se produit une évolution. *La terre et le sang* est centré sur l'émigration, et *Les chemins qui montent*, écrit en 1957, *L'Anniversaire*, inachevé à cause de la mort de l'auteur, sont beaucoup plus de leur temps. On a peut-être trop négligé dans Feraoun les passages concernant l'ébranlement de la société kabyle, les effets des échanges avec la société dominante. L'émigration, qui impose un éloignement de la patrie, est aussi une ouverture. Cette inquiétude, ce besoin d'ailleurs et d'altérité sont sensibles chez les jeunes. “Les garçons sont écartelés entre deux mondes différents et qui les sollicitent tour à tour sans pouvoir les réunir”¹⁵. Mouloud Feraoun a voulu décrire le “désarroi d'une génération à demi-évoluée, prête à se fondre dans le monde moderne. Une génération digne d'intérêt qui mérite d'être sauvée et qui n'aura bientôt d'autre choix que de renoncer à elle-même ou de disparaître”¹⁶.

Bien sûr, ce thème est aussi au centre de l'œuvre de tous les écrivains algériens de l'époque (comme des écrivains antillais et de la négritude). Cependant, Feraoun, à la différence de la plupart des auteurs, s'attache à dénoncer aussi les défauts de sa société. Sur les femmes en particulier, sans avenir, sans ailleurs autre que celui imposé par les hommes, il a des pages d'une lucidité cinglante. “Elles sont condamnées à rester, et c'est

ce qu'elles font jusqu'à la mort, des plantes ingrates dont personne ne s'occupe jamais et qui se dessèchent sur pied, quand le troupeau et le berger ont oublié de les meurtrir"¹⁷; "*La femme qui est sensible, la vie la contraint à l'insensibilité*"¹⁸. Marié à sa cousine de quinze ans, illettrée — mariage heureux — Mouloud Feraoun attache une grande importance à l'image de la Française, au mariage mixte, aux enfants de ces couples. Amer est le héros des *Chemins qui montent*, comme Dehbia, fille d'un chrétien.

Appartenant à deux patries, Feraoun n'est vraiment pleinement reconnu par aucune. Mais, doté de deux cultures, il a le sentiment que tout choix serait un renoncement et une mutilation. Lors d'une algarade avec des enseignants français, il s'écrie: "*Je suis aussi Français que vous et je ne voudrais pas avoir à vous le redire!*". Mais il ajoute pour lui: "*Quand je dis que je suis Français, je me donne une étiquette que les Français me refusent, je m'exprime en français... Mais qui suis-je, bon Dieu?... Ce dont vous pouvez être sûr, c'est que par ma culture je suis aussi Français que vous. Mais n'espérez pas autre chose. Je ne peux pas renier votre culture, mais n'attendez pas de moi que je renonce à moi-même, que j'admette votre supériorité, votre racisme, vos mensonges, un siècle de haine*"¹⁹.

En fait, Feraoun refuse de choisir un camp. Tout au long des pages de son *Journal* apparaît son malaise face au déchaînement des violences, y compris celles du FLN (le 9 mars 1956 après le massacre de colons à Palestro). Le 6 novembre 1955 il avoue dans son journal avoir sous-estimé "la révolte", s'être un peu moqué des *fellaghas*. Longtemps, il parle de Kabyles, de musulmans plus que des Algériens. En 1958, il marque son estime à Albert Camus, violemment attaqué pour son essai politique *Actuelles III*²⁰. Cet homme, qui doute de la justesse de la cause des nationalistes, suscite des réactions d'impatience chez certains de ses lecteurs. Lors d'un séjour à Paris à la Goutte d'Or, on lui reproche de prêcher l'assimilation. "*Mes personnages sont tournés vers l'Occident et attendent tout de l'Occident... Mes compatriotes attendent de moi ou auraient attendu de moi des livres plus audacieux, des livres nationalistes prêchant le dévouement et rien d'autre... Par ailleurs, l'opposition arabo-kabyle existe toujours. Histoire de clochers sans importance, me dit-on*"²¹.

Maurice Maschino, un des animateurs des réseaux d'aide au FLN, fait une critique assassine des *Chemins qui montent*, "*méduse échouée qui flotte à la dérive de l'histoire, ... chemins qui descendent vers le gouffre, roman raté, d'un raté*". "*Tandis qu'avec ses camarades, l'intellectuel algérien fait la révolution, le pense-petit du village, lui, fait son journal intime*"²². Cette image de petit-bourgeois frileux, peu sensible au romantisme du *Vent des Aurès*, prêcheur d'une non-violence hors de propos, colle à Feraoun. Dans sa thèse sur le roman maghrébin, A. Khatibi voit en lui le représentant d'une "*certaine intelligentsia algérienne, issue des classes moyennes, attachée profondément à la francité*".

Feraoun reconnaît, très tard en effet, qu'un choix est inéluctable. "*Je*

sais que j'appartiens à un peuple digne et grand... prêt à aller de l'avant pour saisir à son tour ce flambeau que s'arrachent les peuples et je sais qu'il le gardera très longtemps"²³.

Mouloud Feraoun rejoint donc la nation, mais sans renoncer à sa lucidité déchirée devant la purification ethnique qui hante les deux communautés. "Au sujet de la ratonnade de Bab-el-oued, il faut remarquer que si, d'une part, les pieds-noirs s'en félicitent comme d'un exploit sportif, les Arabes encaissent le coup sans rancœur mais avec la froide détermination de se venger. Précisément, mon cousin a été vengé puisque, au pont de Mahçoul, on a égorgé, m'a-t-on dit, un traminois pied-noir"²⁴. Quelques mois après, un commando de l'OAS assassinait six enseignants français et algériens, qui participaient à une réunion des Centres sociaux éducatifs créés à l'initiative de Germaine Tillon. Parmi ces enseignants, Max Marchand, belle figure de hussard de la République, et Salah Ould Aoudia, fils d'un Kabyle converti au catholicisme, instituteur²⁵.

Ce tragique symbole d'une pluralité assassinée a une actualité criante, car, aujourd'hui, c'est aussi la pluralité qu'on assassine tout autour de la Méditerranée. Cela entraîne une responsabilité particulière des historiens. Comme l'a dit Jacques Berque, leur rôle n'est pas — même s'ils l'ont longtemps trop souvent fait — de prédire l'advenu, mais de rechercher dans le passé avorté, occulté, les multiples possibles d'hier et d'aujourd'hui.

La nation algérienne au défi de la pluralité

La mort de Amrouche, elle aussi, du moins en est-il persuadé, est liée à la guerre d'Algérie.

Le nationalisme algérien est pour lui légitime parce que "les mouvements nationaux ne sont autre que l'expression du besoin tragique d'avoir un nom. D'avoir un nom reconnu et que l'on emplisse. Je ne veux pas faire l'analyse de la signification du nom, le nom est ce qui nous est imposé selon un certain ordre de filiation"²⁶. On reconnaît la hantise de la bâtardise. Hantise du reniement également. Si le colonisé aspire à être semblable à ses maîtres, "il doit mourir à sa race"²⁷. Dans une lettre à Jules Roy le 6 août 1955, il tranchait. "Les hommes de mon espèce sont des monstres, des erreurs de l'histoire."

"Il y aura un peuple algérien parlant arabe, alimentant sa pensée, ses songes, aux sources de l'islam, ou il n'y aura rien. Ceux qui pensent autrement retardent d'une centaine d'années. Le peuple algérien se trompe sans doute, mais ce qu'il veut, obscurément, c'est constituer une vraie nation, qui puisse être pour chacun de ses fils une patrie naturelle et non pas une patrie d'adoption".

Amrouche pressentait que le poids du passé dans la reconquête de l'Algérie par elle-même serait considérable, et que cette reconquête ne laissait pas de place aux hybrides. "Je suis un hybride culturel. Les hybrides culturels sont des monstres. Des monstres très intéressants, mais

des monstres sans avenir. Je me considère donc comme condamné par l'Histoire. Le Jean Amrouche qui existe aujourd'hui, algérien à cent pour cent, par le sang; né de père et de mère kabyles, appartenant à la famille musulmane et cependant élevé dans la religion catholique, avec comme langue principale (bien que le kabyle soit aussi ma langue maternelle) le français, ce Jean Amrouche n'a aucun avenir.

*"Pourquoi? Parce que l'avenir va se faire à partir d'un passé qui va être ressaisi, récupéré et que nous ne savons pas ce que donnera la projection de ce passé dans l'avenir. Notez bien qu'il se peut que les Algériens soient dans l'avenir collectivement ces hybrides culturels que je représente. Je n'en sais rien. Je ne puis parler pour l'avenir. L'un des objectifs principaux de la révolution algérienne étant de récupérer l'être algérien occulté, la force du passé sera considérable"*²⁸.

Ce que le nationalisme algérien n'a pas su évaluer, c'est le coût politique et éthique de la violence, que Feraoun dénonce en quelques phrases voltairiennes:

"Défense de faire appel au toubib (?), à la sage-femme (?), au pharmacien (?). Et puis il faut recevoir selon notre tradition hospitalière nos braves invités qui prennent des allures de héros et d'apôtres tout comme les grands saints de l'islam d'illustre mémoire"... "Les prétentions des rebelles sont exorbitantes, décevantes, elles comportent des interdits de toutes sortes, des interdits dictés par le fanatisme le plus obtus, le racisme le plus intransigeant, la poigne la plus autoritaire... Il ne reste aux femmes qu'à youyouter avec entrain en l'honneur de la nouvelle ère de libération qui semble pointer pour elles à l'horizon brumeux qui barre inexorablement nos montagnes sombres" (8 novembre 1956).

Ce que la génération engagée dans la lutte anticolonialiste n'a pas assez mesuré en son temps, ce sont les effets de la disparition des "hybrides". Leur répudiation a été d'autant plus grave que les métis eux-mêmes ont dénoncé leur état comme une monstruosité, à l'instar des écrivains antillais, de Fanon dans *Peaux noires et masques blancs*, des auteurs de la négritude, de Memmi, certains allant comme Amrouche jusqu'à une auto-destruction quasi sacrificielle.

Le Maghreb d'aujourd'hui, et plus généralement la Méditerranée, voient se développer une nouvelle phase critique de la dialectique entre la tentation de la clôture, du monolithisme identitaire et l'ouverture, la mondialisation culturelle et l'hybridation.

Sans doute, jusqu'ici les métissages se sont-ils inscrits — hors rarissimes exceptions — dans une relation de domination et d'aliénation qui envahit le champ scientifique et intellectuel dans les années 1950. On conçoit qu'ils aient été le plus souvent rejetés par les dominants comme par les dominés. Mais on sait désormais qu'aucune société ne peut cultiver le mythe de la pureté et rester indemne.

Claude Liauzu, Université Paris 7-Denis Diderot. Réseau d'étude des migrations et des relations euro-méditerranéennes.

NOTES:

¹ Cf. Fadhma aïth Mansour Amrouche, *Histoire de ma vie*, Maspero, 1968, p. 26. “ De désespoir, ma mère me plongea dans une fontaine glacée. Mais je ne mourus pas... l’enfant de la faute... devient le martyr de la société, surtout en Kabylie”. C’est pour lui épargner ce sort, que sa mère le place sous la protection de la justice française, puis des Sœurs Blanches des Oudhias qui recueillent les orphelines, puis des Pères Blancs de Fort National et de l’une des premières écoles laïques de filles. Dans son introduction à cette biographie, “défi aux bouches cousues”, Kateb Yacine s’écrie: “Fadhma, jeune fille de ma tribu, pour nous tu n’es pas morte! On te lira dans les douars, on te lira dans les lycées, nous ferons tout pour qu’on te lise!”

² Il en fait la description dans *La Statue de Sel*.

³ P. Dumas, directeur de l’Ecole normale de Bouzaréah, *Revue de l’Education*, juillet 1930, cité in Fanny Colonna, *Les instituteurs algériens*, Presses de la FNSP, 1975, p. 140.

⁴ Cf. Simoun, 30, 1959.

⁵ Cf. *L’Algérien sous l’égide de la France contre la féodalité algérienne*, 1936 de S. Faci, M.R. Zénati, *Le problème algérien vu par un indigène*. Publication du Comité de l’Afrique Française, 1938.

⁶ Camus, à la différence des autres auteurs cités ici, est très peu “métissé” ou plutôt ne l’est pas du tout. Curieusement, cela interroge peu ses biographes, y compris O. Roy. Celui-ci constate p. 782 “qu’il semble être passé à côté de l’islam”, mais ne relève pas que son ignorance de l’arabe rendait difficile — et peu crédible — la responsabilité qui lui est confiée en 1936 de recruter en milieu ouvrier par le parti communiste. Dans son *Premier Homme*, inachevé, même absence, sauf brefs passages de “ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé” qu’on “ne côtoie que superficiellement et dont on ne voit pas les femmes.”

Dans le milieu progressiste français, dans le cercle de ses amis, on comptait pourtant des arabisants. Au-delà de la constatation classique que l’œuvre de Camus compte peu de personnages algériens, ses réflexions sur les chances d’une culture méditerranéenne (dont il parle toujours au singulier), malgré des références à l’Occident et à l’Orient, sont univoques. En présentant la revue *Rivages* en 1938, Camus se réclame de la mer, du soleil “et des femmes de lumière”.

Lacheraf, en revendiquant contre cette Algérie de la côte la légitimité de l'Algérie profonde a tracé la frontière entre nationalistes et tenants de la méditerranéité.

⁷ Mouloud Feraoun obtiendra le prix de la littérature populiste pour *La Terre et le sang* en 1953.

⁸ Cf. sur Amrouche, Régine Le Baut, *Itinéraire d'un colonisé*, thèse, Sorbonne; Marie-Hélène Clèze, *La voix et le silence*, Mouloud Feraoun, Seuil, 1982.

⁹ *L'Eternel Jugurtha* p. 27

¹⁰ *Histoire de ma vie*, p. 203.

¹¹ *Etoile secrète*, 1936.

¹² Conférence tenue en 1958, reprise par le *Figaro Littéraire* le 13 avril 1963.

¹³ *Le Monde*, 11 janvier 1958.

¹⁴ Fanny Colonna, *Les instituteurs algériens*, op. cit., pp. 171 sq.

¹⁵ *Les chemins qui montent*, op. cit.

¹⁶ Cité par Déjeux, *La littérature algérienne de langue française*, Québec, 1978, p. 129.

¹⁷ *Les chemins qui montent*, op. cit., p. 53.

¹⁸ *La terre et le sang*.

¹⁹ *Journal*, pp. 70 et 97.

²⁰ Cf. *Preuves*, 1962, supplément au numéro de septembre.

²¹ *Journal*, 12 décembre 1955.

²² Cité par Déjeux, op. cit., p. 129.

²³ *Journal*, 1957, p. 189.

²⁴ *Id.*, p. 335.

²⁵ Une thèse a récemment été présentée sur Max Marchand, et Jean-Philippe Ould Aoudia a publié *L'assassinat de Chateau royal*, Alger 15 mars 1962, introduction de Germaine Tillon, préface de Emmanuel Roblès, qui doit beaucoup aux Assassins de la mémoire de Pierre Vidal-Naquet.

²⁶ Congrès méditerranéen de la culture, Florence, octobre 1960 in Jean El-Mouhoub Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, édition établie par Tassadit Yacine, l'Harmattan, 1994.

²⁷ Lettre à Jules Roy, 3 décembre 1938. Cette tension a accompagné Amrouche tout au long de sa vie.

²⁸ Cité par Tassadit Yacine, op. cit., p. LXV.